

SOIR DE DÉFAITE

Le capitaine Saint-Exupéry, pilote du groupe aérien 2/33 de Grande Reconnaissance, est rentré à la veille de l'armistice d'une mission dangereuse où son avion a échappé par miracle à une destruction attendue et acceptée. Dans de semblables reconnaissances, jusque-là, il s'était perdu 17 équipages sur les 23 de son groupe. La défaite est certaine et les hommes, dans un immense désordre, ne combattent plus que pour l'honneur.

Saint-Exupéry nous livre, à l'heure où il était si difficile d'espérer et même d'accepter, ses réflexions courageuses et confiantes en dépit de tout. Réaction d'un grand Français et d'un grand écrivain. L'avenir a donné raison à sa confiance. Aujourd'hui on sait, non plus par l'instinct et le cœur, mais par l'expérience, que la France sera présente à la victoire.

“ Que mon pays soit encore quand reviendra le jour ! ” Saint-Exupéry peut maintenant en être certain, car si le jour promis par Churchill et prévu par de Gaulle n'est pas encore levé, l'aube n'est pas loin.

— Voulez-vous souper avec nous ?

— J'ai déjà dîné.

Mais l'on m'a installé, de force, entre la nièce et la fermière :

— Toi, la nièce, pousse-toi un peu... Fais une place au Capitaine.

Et ce n'est pas aux seuls camarades que je me découvre lié. C'est, à travers eux, à tout mon pays. L'amour, une fois qu'il a germé, pousse des racines qui n'en finissent plus de croître.

Nous nous excusons d'avoir fait subir à ce texte quelques coupures. Certains passages, faute de l'ensemble, auraient pu égarer le lecteur, ou auraient nécessité de trop longs commentaires.

Mon fermier distribue le pain, dans le silence. Les soucis du jour l'ont ennobli d'une gravité austère. Il assure, pour la dernière fois peut-être, comme l'exercice d'un culte, ce partage.

Et je songe aux champs d'alentour qui ont formé la matière de ce pain. L'ennemi demain les envahira. Que l'on ne s'attende pas à un tumulte d'hommes en armes ! La terre est grande. L'invasion, peut-être, ne montrera-t-elle, par ici, qu'une sentinelle solitaire, perdue au loin dans l'immensité des campagnes, une marque grise à la lisière du blé. Rien n'aura changé en apparence, mais un signe suffit, s'il s'agit de l'homme, pour que tout soit autre.

Ce coup de vent qui circulera sur la moisson ressemblera toujours à un coup de vent sur la mer. Mais le coup de vent sur la moisson, s'il nous paraît plus ample encore, c'est qu'il recense en le déroulant, un patrimoine. Il s'assure de l'avenir. Il est caresse à une épouse, main pacifique dans une chevelure.

Ce blé, demain, aura changé. Le blé est autre chose qu'un aliment charnel. Nourrir l'homme ce n'est point engraisser un bétail. Le pain joue tant de rôles ! Nous avons appris à reconnaître, dans le pain, un instrument de la communauté des hommes, à cause du pain à rompre ensemble. Nous avons appris à reconnaître, dans le pain, l'image de la grandeur du travail à cause du pain à gagner à la sueur du front. Nous avons appris à reconnaître dans le pain le véhicule essentiel de la pitié, à cause du pain que l'on distribue aux Heures de misère. La saveur du pain partagé n'a point d'égale. Or voici que tout le pouvoir de cet aliment spirituel, du pain spirituel qui naîtra de ce champ de blé, est en péril. Mon fermier, demain, en rompant le pain, ne servira plus, peut-être, la même religion familiale. Le pain, demain peut-être, n'alimentera plus la même lumière des regards. Il en est du pain comme de l'huile des lampes à huile. Elle se change en lumière.

J'observe la nièce qui est très belle et je me dis : le pain, à travers elle, se fait grâce mélancolique. Il se fait pudeur. Il se fait douceur du silence. Or le même pain, par la vertu d'une simple tache grise à la lisière d'un océan de blé, s'il nourrit demain la même lampe, ne formera peut-être plus la même flamme. L'essentiel du pouvoir du pain aura changé.

Je me suis battu pour préserver la qualité d'une lumière, bien plus encore que pour sauver la nourriture des corps. Je me suis

battu pour le rayonnement particulier, en quoi se transfigure le pain, dans les maisons de chez moi. Ce qui m'émeut d'abord, de cette petite fille secrète, c'est l'écorce immatérielle. C'est je ne sais quel lien entre les lignes d'un visage. C'est le poème lu sur la page — et non la page.

Elle s'est sentie observée. Elle a levé les yeux vers moi. Il me semble qu'elle m'a souri... Ça été à peine comme un souffle sur la fragilité des eaux. Cette apparition me trouble. Je sens, mystérieusement présente, l'âme particulière qui est d'ici, et non d'ailleurs. Je goûte une paix dont je me dis : " C'est la paix des règnes silencieux..." J'ai vu luire la lumière du blé.

Le visage de la nièce s'est refait lisse sur fond de mystère. La fermière soupire, regarde autour d'elle, et se tait. Le fermier qui médite le jour à venir, s'enferme dans sa sagesse. Il est, sous leur silence à tous, une richesse intérieure semblable au patrimoine d'un village — et pareillement menacée.

Une étrange évidence me fait me sentir responsable de ces provisions invisibles. Je quitte ma ferme. Je vais à pas lents. J'emporte cette charge qui m'est plus douce que pesante comme le serait un enfant endormi contre ma poitrine.

Je m'étais promis cette conversation avec mon village. Mais je n'ai rien à dire. Je suis semblable au fruit bien attaché à l'arbre, auquel je songeais, voilà quelques heures, quand l'angoisse s'est apaisée. Je me sens lié à ceux de chez moi, tout simplement. Je suis d'eux comme ils sont de moi. Lorsque mon fermier a distribué le pain, il n'a rien donné. Il a partagé et échangé. Le même blé, en nous, a circulé. Le fermier ne s'appauvriissait pas. Il s'enrichissait : il se nourrissait d'un pain meilleur, puisque changé en pain d'une communauté. Lorsque j'ai, cette après-midi, décollé pour ceux-là en mission de guerre, je ne leur ai rien donné non plus. Nous ne leur donnons rien, nous du Groupe. Nous sommes leur part de sacrifice de guerre. Je comprends pourquoi Hochedé fait la guerre sans grands mots, comme un forgeron qui forge pour le village. *Qui êtes vous ? — Je suis le forgeron du village.* Et le forgeron travaille heureux.

Si maintenant j'espère, quand ils semblent désespérer, je ne m'en distingue pas non plus. Je suis simplement leur part d'espoir. Certes nous sommes déjà vaincus. Tout est en sus-

pens. Tout s'écroule. Mais je continue d'éprouver la tranquillité d'un vainqueur. Les mots sont contradictoires ? Je me moque des mots. Je suis semblable à Hochedé. Nous ne disposons d'aucun langage pour justifier notre sentiment de victoire. Mais nous nous sentons responsables. Nul ne peut se sentir, à la fois, responsable et désespéré.

Défaite... Victoire... Je sais mal me servir de ces formules. Il est des victoires qui exaltent, d'autres qui abâtardissent. Des défaites qui assassinent, d'autres qui réveillent. La vie n'est pas énonçable par des états, mais par des démarches. La seule victoire dont je ne puis douter est celle qui loge dans le pouvoir des graines. Plantée la graine, au large des terres noires, la voilà déjà victorieuse. Mais il faut dérouler le temps pour assister à son triomphe dans le blé.

Il n'était rien ce matin qu'une armée démantibulée, et une foule en vrac. Mais une foule en vrac, s'il est une seule conscience où déjà elle se noue, n'est plus en vrac. Les pierres du chantier ne sont en vrac qu'en apparence, s'il est, perdu dans le chantier, un homme, serait-il seul, qui pense cathédrale. Je ne m'inquiète pas du limon épars s'il abrite une graine. La graine le drainera pour constuire.

Quiconque accède à la contemplation se change en semence. Quiconque découvre une évidence tire chacun par la manche pour la lui montrer. Quiconque invente prêche aussitôt son invention. Je ne sais comment un Hochedé s'exprimera ou agira. Mais peu m'importe. Il répandra sa foi tranquille autour de lui. J'entrevois mieux le principe des victoires : celui-là qui s'assure d'un poste de sacristain ou de chaisière dans la cathédrale bâtie, est déjà vaincu. Mais quiconque porte dans le coeur une cathédrale à bâtir, est déjà vainqueur. La victoire est fruit de l'amour. L'amour reconnaît seul le visage à pétrir. L'amour seul gouverne vers lui. L'intelligence ne vaut qu'au service de l'amour.

Le sculpteur est lourd du poids de son oeuvre : peu importe s'il ignore comment il pétrira. De coup de pouce en coup de pouce, d'erreur en erreur, de contradiction en contradiction, il marchera droit, à travers la glaise, vers sa création. Ni l'intelligence, ni le jugement ne sont créateurs. Si le sculpteur n'est que science et intelligence, ses mains manqueront de génie.

Nous nous sommes trompés trop longtemps sur le rôle de l'intelligence. Nous avons négligé la substance de l'homme. Nous avons cru que la virtuosité des âmes basses pouvait aider au triomphe des causes nobles, que l'égoïsme habile pouvait exalter l'esprit de sacrifice, que la sécheresse de cœur pouvait par le vent des discours fonder la fraternité ou l'amour. Nous avons négligé l'Être. La graine de cèdre, bon gré mal gré, deviendra cèdre. La graine de ronce deviendra ronce. Je refuserai désormais de juger l'homme sur les formules qui justifient ses décisions. On se trompe trop aisément sur la caution des paroles, comme sur la direction des actes. Celui qui marche vers sa maison, j'ignore s'il marche vers la querelle ou vers l'amour. Je me demanderai : " Quel homme est-il ? " Alors seulement je connaîtrai vers où il pèse, et où il ira. On va toujours, en fin de compte, vers où l'on pèse.

Le germe, hanté par le soleil, trouve toujours son chemin à travers la pierraille du sol. Le pur logicien, si nul soleil ne le tire à soi, se noie dans la confusion des problèmes. Je me souviendrai de la leçon que m'a donné mon ennemi lui-même. Quelle direction faut-il que choisisse la colonne blindée pour investir les arrières de l'adversaire ? Il ne sait répondre. Que faut-il que soit la colonne blindée ? Il faut qu'elle soit — contre la digue — poids de la mer.

Que faut-il faire ? Ceci. Ou le contraire. Ou autre chose. Il n'est point de déterminisme de l'avenir. Que faut-il être ? Voilà bien la question essentielle, car l'Esprit seul fertilise l'intelligence. Il l'engrosse de l'oeuvre à venir. L'intelligence la conduira à terme. Que doit faire l'homme pour créer le premier navire ? La formule est bien trop compliquée. Ce navire naîtra, en fin de compte, de mille tâtonnements contradictoires. Mais cet homme, que doit-il être ? Ici je tiens la création par sa racine. Il doit être marchand ou soldat, car alors, nécessairement, par amour des terres lointaines, il suscitera les techniciens, drainera les ouvriers, et lancera, un jour, son navire ! Que faut-il faire pour que toute une forêt s'envole ? Ah ! C'est trop difficile... Que faut-il être ? Il faut être incendie !

Nous entrerons demain dans la nuit. Que mon pays soit encore quand reviendra le jour ! Que faut-il faire pour le sauver ? Comment énoncer une solution simple ? Les nécessités sont contradictoires. Il importe de sauver l'héritage spirituel, sans

quoi la race sera privée de son génie. Il importe de sauver la race, sans quoi l'héritage sera perdu. Les logiciens, faute d'un langage qui concilierait les deux sauvetages, seront tentés de sacrifier, ou l'âme, ou le corps. Mais je me moque bien des logiciens. *Je veux que mon pays soit — dans son esprit et dans sa chair — quand reviendra le jour.* Pour agir selon le bien de mon pays il me faudra peser à chaque instant dans cette direction, de tout mon amour. Il n'est point de passage que la mer ne trouve, si elle pèse.

Aucun doute sur le salut ne m'est possible. Si l'aveugle marche vers le feu, c'est qu'est né en lui le besoin du feu. Le feu déjà le gouverne. Si l'aveugle cherche le feu, c'est que déjà il l'a trouvé. Ainsi le sculpteur tient déjà sa création s'il pèse vers la glaise. Nous, de même. Nous ressentons la chaleur de nos liens : voilà pourquoi nous sommes déjà vainqueurs.

Notre communauté nous est déjà sensible. Il nous faudra certes l'exprimer, pour rallier à elle. Ceci est effort de conscience et de langage. Mais il nous faudra aussi, pour ne rien perdre de sa substance, nous faire sourds aux pièges des logiques provisoires, des chantages et des polémiques. Nous devons, avant tout, ne rien renier de ce dont nous sommes.

Et c'est pourquoi, dans le silence de ma nuit de village, appuyé contre un mur, je commence, au retour de ma mission sur Arras — et éclairé, me semble-t-il, par ma mission, de m'imposer des règles simples que je ne trahirai jamais.

Pour être, il importe d'abord de prendre en charge. Or voici quelques heures à peine, j'étais aveugle. J'étais amer. Mais je juge plus clairement. De même que je refuse de me plaindre des autres Français, depuis que je me sens de France, de même je ne conçois plus que la France se plaigne du monde. Chacun est responsable de tous. La France était responsable du monde. La France eut pu offrir au monde la commune mesure qui l'eût uni. La France eut pu servir au monde de clef de voûte. Si la France avait eu saveur de France, rayonnement de France, la monde entier se fût fait résistance à travers la France. Je renie désormais mes reproches au monde. La France se devait de lui servir d'âme, s'il en manquait.

La France eut pu rallier à soi. Si nous avons été la Noël du monde, le monde se fût sauvé à travers nous.

La communauté spirituelle des hommes dans le monde n'a pas joué en notre faveur. Mais, en fondant cette communauté des

hommes dans le monde, nous eussions sauvé le monde et nous-mêmes. Nous avons failli à cette tâche. Chacun est responsable de tous. Chacun est seul responsable. Chacun est seul responsable de tous.

Qui voit là une doctrine de faible ? Le chef est celui qui prend tout en charge. Il dit : " J'ai été battu. " Il ne dit pas : " Mes soldats ont été battus. " L'homme véritable parle ainsi.

Je comprends le sens de l'humilité. Elle n'est pas dénigrement de soi. Elle est le principe même de l'action. Si, dans l'intention de m'absoudre, j'excuse mes malheurs par la fatalité, je me soumetts à la fatalité. Si je les excuse par la trahison, je me soumetts à la trahison. Mais si je prends la faute en charge, je revendique mon pouvoir d'homme. Je puis agir sur ce dont je suis. Je suis part constituante de la communauté des hommes.

Il est donc quelqu'un en moi que je combats pour me grandir. Il a fallu ce voyage difficile pour que je distingue ainsi en moi, tant bien que mal, l'individu que je combats, de l'homme qui grandit. Je ne sais ce que vaut l'image qui me vient, mais je me dis : l'individu n'est qu'une route. L'homme qui l'emprunte compte seul.

Je ne puis plus me satisfaire par des vérités de polémique. A quoi bon accuser les individus. Ils ne sont que voies et passages. Je ne puis plus rendre compte du gel de mes mitrailleuses par des négligences de fonctionnaires, ni de l'absence des peuples amis par leur égoïsme. La défaite, certes, s'exprime par des faillites individuelles. Mais une civilisation pétrit les hommes. Si celle dont je me réclame est menacée par la défaillance des individus, j'ai le droit de me demander pourquoi elle ne les a pas pétri autres.

Une civilisation, comme une religion, s'accuse elle-même si elle se plaint de la mollesse des fidèles. Elle se doit de les exalter. De même si elle se plaint de la haine des infidèles. Elle se doit de les convertir. Or la mienne qui, autrefois, a fait ses preuves, qui a enflammé ses apôtres, brisé les violents, libéré des peuples d'esclaves, n'a plus su, aujourd'hui, ni exalter, ni convertir. Si je désire dégager la racine des causes diverses de ma défaite, si j'ai l'ambition de revivre, il me faut retrouver d'abord le ferment que j'ai perdu.

Car il est d'une civilisation comme il en est du blé. Le blé nourrit l'homme mais l'homme, à son tour sauve le blé dont il

enrange la semence. La réserve de graines est respectée, de génération de blé en génération de blé, comme un héritage. Il ne me suffit pas de connaître quel blé je désire, pour qu'il lève. Si je veux sauver un type d'homme — et son pouvoir — je dois sauver aussi les principes qui le fondent.

Or si j'ai conservé l'image de la civilisation que je revendique comme m'enne, j'ai perdu les règles qui la transportaient. Je découvre ce soir que les mots dont j'usais ne touchaient plus l'essentiel. Je prêchais ainsi la Démocratie, sans soupçonner que j'énonçais par là, sur les qualités et le sort de l'homme, non plus un ensemble de règles, mais un ensemble de souhaits. Je souhaitais les hommes fraternels, libres et heureux. Bien sûr. Qui n'est d'accord ? Je savais exposer *comment* doit être l'homme. Et non *qui* il doit être.

Je parlais, sans préciser les mots, de la communauté des hommes. Comme si le climat auquel je faisais allusion, n'était pas fruit d'une architecture particulière. Il me semblait évoquer une évidence naturelle. Il n'est point d'évidence naturelle. Une troupe fasciste, un marché d'esclaves sont, eux aussi, des communautés d'hommes.

Cette communauté des hommes je ne l'habitais plus en architecte. Je bénéficiais de sa paix, de sa tolérance, de son bien-être. Je ne savais rien d'elle, sinon que j'y logeais. J'y logeais en sacristain, ou en chaisière. Donc en parasite. Donc en vaincu.

Ainsi sont les passagers du navire. Ils usent du navire sans rien lui donner. A l'abri de salons, qu'ils croient cadre absolu, ils poursuivent leurs jeux. Ils ignorent le travail des maîtres-couples sous la pesée éternelle de la mer. De quel droit se plaindront-ils, si la tempête démantibule leur navire ?

Il est une commune mesure aux qualités que je souhaite aux hommes de ma civilisation. Il est une clef de voûte à la communauté particulière qu'ils doivent fonder. Il est un principe dont tout est sorti autrefois, racines, tronc, branches et fruits. Quel est-il ? Il était graine puissante dans le terreau des hommes. Il peut seul me faire vainqueur.

Et voici qu'il me semble parvenir au terme d'un long pèlerinage. Je ne découvre rien, mais, comme au sortir du sommeil, je revois simplement ce que je ne regardais plus.

Ma civilisation repose sur le culte de l'Homme au travers des individus. Elle a cherché des siècles durant à montrer l'Homme, comme elle eût enseigné à distinguer une cathédrale au travers des pierres. Elle a prêché cet Homme qui dominait l'individu.

Car l'Homme de ma civilisation ne se définit pas à partir des hommes. Ce sont les hommes qui se définissent par lui. Il est en lui, comme en tout Être, quelque chose que n'expliquent pas les matériaux qui le composent. Une cathédrale est bien autre chose qu'une somme de pierres. Elle est géométrie et architecture. Ce ne sont pas les pierres qui la définissent, c'est elle qui enrichit les pierres de sa propre signification. Ces pierres sont ennoblies d'être les pierres d'une cathédrale. Les pierres les plus diverses servent son unité. La cathédrale absorbe jusqu'aux gargouilles les plus grimaçantes, dans son cantique.

Mais, peu à peu, j'ai oublié ma vérité. J'ai cru que l'Homme résumait les hommes, comme la Pierre résume les pierres. J'ai confondu cathédrale et somme de pierres et, peu à peu, l'héritage s'est évanoui. Il faut restaurer l'Homme. C'est lui l'essence de ma culture. C'est lui la clef de ma Communauté. C'est lui le principe de ma victoire.

ANTOINE DE ST EXUPÉRY
(Extrait de " Pilote de guerre ")

